

ÉVÈNEMENTS DE L'AUTOMNE

BIENNALE DE LYON

MANIFESTA BARCELONA

PRIX FONDATION PERNOD RICARD

AKAA

A PPR OC HE

OFFSCREEN

OVNi





ARTAÏS
OCTOBRE 2024 - MARS 2025
#33

PORTRAITS

- 04 Kokou Ferdinand Makouvia
- 06 Yann Lacroix

EXPOSITIONS

- 07 *Futurs horizons* à l'Institut finlandais
- 08 *Territoires hétérotopiques* au CWB
- 10 Prix Fondation Pernod Ricard
- 12 *Des grains de sable* au Carré de Baudouin
- 14 *boycore monde* à Malakoff

BIENNALES

- 15 Biennale Jeune Création Houilles
- 16 Biennale de Lyon
- 18 Manifesta Barcelona

ÉVÈNEMENTS

- 20 AKAA
- 22 A PPR OC HE
- 24 OFFSCREEN
- 26 OVNi

LIEUX

- 28 La Verrière Hermès Bruxelles
- 30 La Ferme du Buisson

Adhérez à ARTAÏS
Inscription en ligne sur
www.artais-artcontemporain.org

Au plus proche de la jeune création, ARTAÏS se différencie des autres associations par son indépendance et vous propose de nombreuses visites dans les centres d'art, des lieux atypiques et éphémères, des ateliers d'artistes et des galeries, ainsi que des escapades en France et à l'étranger. La revue semestrielle, diffusée gratuitement à 2500 exemplaires, est éditée grâce aux adhésions et aux partenaires.

Tarifs d'adhésion :

AMI 70€ - BIENFAITEUR 150€ - DONATEUR 250€ - MÉCÈNE 500€

Déduction fiscale de 66% à partir du tarif Bienfaiteur donnant lieu à l'établissement d'un reçu fiscal.

Pour toute question, n'hésitez pas à nous contacter à :
associationartais@gmail.com

Directrice de la revue : Sylvie Fontaine - **Contributeurs :** Agathe Anglionin, Amélie Boulin, Xavier Bourguine, Françoise Docquier, Sylvie Fontaine, Marie de la Fresnaye, Marie Gayet, Delphine Goater, Gilles Kraemer, Zoé Monti, Paul Neltner, Maya Sachweh **Maquette :** Mariana Hamel

Imprimeur : média graphic

Estrangillar vos impressions

Tous nos remerciements à l'imprimeur média graphic pour son soutien.

« Notre métier est né de la volonté des hommes de transmettre, plus que jamais, média graphic soutient et s'engage auprès des acteurs du monde culturel »

Visuel de Une : Victoire INCHAUSPÉ, *Nothing/Everything to remember*, 2024, bronze, verre, cire, sel, tissu, 17^e Biennale d'art contemporain de Lyon, Les Grandes Locos, Courtesy de l'artiste © Photo Blandine Soulage.

Suivez-nous sur Facebook, Instagram et YouTube   

Prochain numéro à paraître en Mars 2025 - Dépôt légal : 15 mai 2012 - ISSN : 2681-4099

ASIA NOW

PARIS ASIAN ART FAIR
10th Anniversary Ceremony

17-20 October 2024
Monnaie de Paris, 11 quai de Conti, 6ème

GUEST CURATORS
Radicans international curatorial cooperative founded
by Nicolas Bourriaud

Lead Partner ARDIAN Official Partners sisley  PM&T

KOKOU FERDINAND MAKOUVIA, D'UN CONTINENT L'AUTRE

Infatigable voyageur, Kokou Ferdinand Makouvia se nourrit de ses explorations du monde pour enrichir sa pratique artistique, toute de liens tissés entre matérialité et sensibilité. À l'occasion d'une exposition personnelle que lui consacre l'Espace d'art contemporain Camille Lambert cet automne, retour sur l'envolée d'un parcours à l'international.



Kokou Ferdinand Makouvia, *Duti, Zoti, mio lé Ezé me, lé Dzinkussi*, vue de l'exposition *Klidjabadjaba*, 2019, Galerie Sator, Paris © Grégory Copitet

Pendant ce temps-là, dans le nœud des rêves troglodytiques est une exposition dont seul l'artiste a le secret. Présentée au centre d'art de Juvisy-sur-Orge, elle plonge spectateurs et spectatrices dans un univers aussi familier qu'inconnu. En nous invitant à prendre place sous un arbre à palabres fait de câbles électriques et d'étranges fruits de lumière en résine, Kokou Ferdinand Makouvia souhaite mêler ses rêves aux nôtres. À travers un parcours composé d'entités visibles et invisibles, de forces en tension et d'œuvres en dialogue, l'exposition retrace un cheminement artistique en forme de main tendue, cherchant obstinément à (ré)concilier l'ici et l'ailleurs : soi et l'autre, le proche et le lointain, la mémoire des origines et l'histoire de leur effacement, la spiritualité des ancêtres et la philosophie à venir – ce tout indissociable qui compose chaque être humain, le fragmente, et avec lequel il faut, avec rage et tendresse, inlassablement vivre.

Arrivé en France en 2014, l'artiste sillonne bientôt l'Europe. Il se forme aux Beaux-Arts de Valenciennes, puis de Paris, où il obtient son DNSAP en 2019, cinq ans après le début de ses études d'art à Abidjan. C'est ensuite à Amsterdam qu'il s'installe pour trois années, où il intègre la prestigieuse résidence De Ateliers, un programme international qui vise à accompagner des artistes en début de carrière.

Non content d'avoir enfin un « atelier à soi », il se tourne cependant vers la nature et le dehors, intéressé depuis longtemps par les fondements du land art. Le Kunstfort de Vijfhuizen, un ancien fort du XIXe siècle transformé en centre d'art contemporain, à l'origine destiné à protéger Amsterdam d'une hypothétique invasion ennemie grâce au contrôle stratégique du niveau de l'eau et à l'utilisation de la flore – lui donne carte blanche pour créer une installation extérieure. Il dresse sur l'eau et l'île artificielle sur laquelle le fort est érigé ses sculptures de terre, de branches, de sable et de cailloux, telles des sentinelles veillant à leur tour au rétablissement de l'ordre naturel des choses. Aujourd'hui représenté par la galerie Sator, il y a déjà proposé deux solo shows, des expositions-narrations où chaque œuvre s'articule comme la partie d'un tout organique, célébrant autant la matière que le sensible.

Le continent vers lequel Kokou Ferdinand Makouvia tourne par la suite son regard, c'est celui outre-Atlantique. Il pense aux États-Unis, où l'une de ses œuvres a été présentée à la foire I-54 en 2019, alors que l'artiste s'était vu refusé son visa. Qu'à cela ne tienne !

En 2021, il est le récipiendaire du Salomon Foundation Residency Award et accède ainsi en 2023 à six mois de résidence à l'ISCP,

l'International Studio & Curatorial Program de New York. Là, il continue sa pratique de la performance impromptue dans la rue et s'entiche d'un nouveau matériau, le feutre. Equipé pour l'occasion d'une machine à coudre, il explore toutes les caractéristiques de l'étoffe et les propriétés du tissu afin de créer des œuvres monumentales à l'allure de coraux, de fossiles ou encore de stalactites. Le sculpteur renforce sa philosophie : faire de la résistance du matériau une force créatrice, du hasard un défi personnel, de l'accident une réponse de la matière à intégrer à l'œuvre.

Enfin, l'Afrique n'est pas en reste. Désireux de se rapprocher de l'ébullition artistique du continent, Kokou Ferdinand Makouvia retourne régulièrement au Togo. Avec la chercheuse et sculptrice Juliette Delecour, il cofonde la résidence ArtMéssiamé, qui vise à faire se rencontrer des artistes travaillant en Europe et d'autres œuvrant en Afrique. Après une première résidence itinérante au Cameroun, dans le centre d'art Bandjoun Station créé par Barthélémy Togo, ArtMéssiamé s'appête à inaugurer sa 5e édition en novembre 2024.

Il participe également à diverses manifestations d'importance sur le continent, notamment en 2022, où il expose à la Biennale de Dakar et à la Congo Biennale de Kinshasa.

Basée sur la redécouverte et l'exploration incessante de la culture qui l'a vu naître, la démarche du plasticien prend une nouvelle dimension quand il décide pleinement de renouer des liens étroits avec sa terre natale. C'est dans ce sens qu'au début de l'année, il lance *Yli Maqo Vovoli* (*Le Cri sans ombre*) et s'engage dans un projet d'art total mettant à contribution un village entier, Ekpui,

Kokou Ferdinand Makouvia, *Thinking Matters*, 2023, ISCP, New York (USA)
© Kokou Ferdinand Makouvia



Kokou Ferdinand Makouvia, *Yli Maqo Vovoli*, Ekpui (Togo), 2024 © Wody Yawo

autour d'un savoir-faire en péril : le tissage des « kété », les tiges de jonc. Il travaille avec une quinzaine d'artistes, ultimes détentrices d'une technique de vannerie réclamant habileté et patience. Pendant plusieurs semaines, elles tressent des « kévi », paniers que l'artiste rassemble ensuite en de gigantesques sculptures zoomorphes exposées sur les bords du lac Togo. La première édition ayant été une réussite, la résidence et l'exposition seront reconduits en 2025.

Il reste à l'artiste la certitude d'un avenir ouvert à la découverte de territoires jusqu'alors inconnus, un futur également propice au renouvellement du regard qu'il porte sur l'horizon de ses terres familières.

Zoé Monti

Pendant ce temps-là, dans le nœud des rêves troglodytiques

Exposition personnelle du 5 octobre au 7 décembre 2024
Espace d'art contemporain Camille Lambert, Juvisy-sur-Orge

Nous, aux vents incertains, exposition collective

Du 8 novembre 2024 au 9 février 2025
Musée national de l'Immigration-Palais de la Porte Dorée, Paris

Exposition personnelle
Abbaye-Espace d'art contemporain Annecy

Du 17 janvier au 13 avril 2025

Kokou Ferdinand Makouvia, *Haunted Village*, 2021, Kunstfort, Vijfhuizen (Pays-Bas)
© Kokou Ferdinand Makouvia



YANN LACROIX - PEINDRE L'INCERTITUDE

La peinture de Yann Lacroix, né en 1986, se concentre principalement sur la représentation de paysages, explorant les thèmes de la mémoire, de la perception et de la temporalité. Diplômé de l'École des Beaux-Arts de Clermont-Ferrand en 2010, c'est lors d'un échange Erasmus à Porto au Portugal que son travail va s'orienter vers ses thèmes de prédilection. S'en suivra un parcours riche en résidences artistiques à travers le monde, en Asie, en Europe et en Afrique, qui renforcera cette orientation. Il se fera rapidement connaître pour son approche unique du paysage qu'il interprète à travers des compositions oniriques et atmosphériques, capturant des lieux réels ou imaginaires, souvent baignés d'une lumière douce et enveloppante.



Yann Lacroix, *Entre-temps*, 2024 ©Yann Lacroix, Photographe Olivier RIMBON-FOELLER

D'abord inspirée par l'Auvergne, son œuvre va s'enrichir progressivement de sa propre vision poétique du monde. Qu'il s'agisse de références à l'univers médiéval qui le fascine par ses apports chromatiques, esthétiques et artistiques, ou de sa mémoire visuelle accumulée au gré de ses pérégrinations, ses compositions sont marquées par une sensibilité particulière à la lumière et à l'atmosphère fantomatique.

Au fil de sa pratique, le paysage va s'inscrire de plus en plus dans une dimension géographique et chronologique. Composé de strates et d'artefacts archéologiques, il devient, aux yeux de l'artiste, un véritable révélateur de l'Histoire en mouvement, offrant des indices sur l'humanité et son évolution. Ainsi, les nombreuses représentations d'une nature entremêlée à des éléments d'architecture deviennent une allégorie du temps qui passe.

Initialement conçu comme un projet vague, Yann Lacroix va tester le motif qu'il a choisi de représenter sans aucune idée précise du rendu final. Il peint ainsi plusieurs tableaux simultanément. En travaillant en transparence avec la technique du glacis, l'artiste parvient à créer la matérialité à partir de ses hésitations et de ses incertitudes, lesquelles sont nourries de la mémoire et de l'expérience acquises en les travaillant.

C'est au fil du temps, à force de regards, que vont se révéler les atouts et les défauts de chaque œuvre qu'il va alors exploiter, entretenant ainsi une incertitude du temps et de l'espace qu'il aime bien conserver au cours du processus créatif. Ne demeurent au final que les indices que l'artiste a voulu laisser: Pour Yann Lacroix, l'acte de peindre est toujours marqué par un avant et un après, à l'image de ses motifs paysagers qui échappent à la représentation du présent mais capturent le passage insaisissable entre un passé révolu et un futur en devenir. C'est cette temporalité floue qui leur confère une sorte d'éternité indéfinissable, à la fois subtile et intérieurement présente, où le temps semble suspendu.

Il a participé le 19 septembre au *Jour des peintres* au Musée d'Orsay, initiative de l'artiste Thomas Lévy-Lasne qui y a présenté 80 peintres contemporains afin de mettre en lumière la diversité et la vitalité de la scène artistique française.

Exposition personnelle à la Galerie Anne-Sarah Bénichou

Du 5 octobre au 16 novembre 2024

45 rue Chapon Paris 4e

Art Basel Paris avec la Galerie Selma Feriani

Du 18 au 20 octobre 2024

Grand Palais

Agathe Anglionin

LA SCIENCE AU SERVICE DE L'IMAGINAIRE

L'Institut finlandais expose cet automne le travail de deux artistes de la scène contemporaine finlandaise – Anna Niskanen et Josefina Nelimarkka - qui proposent un regard sensible sur l'environnement.



Anna Niskanen, *Incus*, 2024, cyanotype ©Anna Niskanen

Futurs Horizons est le titre donné à l'exposition par son commissaire Stefano Vendramin et les artistes qui questionnent ici les manières dont nous percevons le monde qui nous entoure en tentant d'apporter des solutions à l'impasse du Capitalocène*.

De quel horizon parle-t-on ? Est-ce une limite de la perception ? Un regard porté vers un espace potentiel ? En y accolant le terme « futurs », l'exposition semble y répondre d'emblée. **Josefina Nelimarkka** et **Anna Niskanen** placent la science au cœur de leur pratique et exploitent l'horizon comme une aire de projections et d'imaginaires.

À travers un ensemble de procédés d'enregistrement et de compilation de données scientifiques, **Josefina Nelimarkka** sonde les traces - visibles et invisibles - du climat. Elle retranscrit ces données à l'aide de différents supports comme le verre, le textile ou la vidéo. Les vidéos *Supersaturation*, réalisées en collaboration avec l'Institute for Atmospheric and Earth System Research de l'Université d'Helsinki, montrent la symbiose entre l'air, les nuages et les forêts boréales. L'artiste propose une immersion sensorielle dans les mécanismes physiques d'interaction entre le ciel et la terre, hypertrophiant ainsi les phénomènes naturels afin d'approcher la partie insaisissable du réel.

Les nuages sont aussi nombreux dans les œuvres d'**Anna Niskanen**. Par l'usage du cyanotype, elle agrège différents paysages pour obtenir une seule image, à l'apparence harmonieuse. Une sensation de bouillonnement se dégage de ces reconstitutions. Elle capture les mouvements du monde et les colore avec des éléments naturels prélevés dans la nature.

Par leur proximité avec la science, les artistes explorent les processus de production de connaissances en s'attardant sur la sensibilité des phénomènes naturels. Elles utilisent l'esthétique comme outil de médiation scientifique, offrant au regardeur une fenêtre sur la subjectivité de l'environnement. Ainsi, elles complexifient les perceptions anthropocentriques de la réalité et inscrivent leur travail dans une esthétique environnementale expérimentale. Devant cette valorisation de la composition unique de chaque être ou chaque objet, le spectateur s'attendrit sur la beauté de la nature en mouvement.

Telle est la déclaration de cette exposition : c'est par le sensible que l'horizon du Capitalocène pourrait être dépassé.

Paul Neltner

*Néologisme désignant sensiblement la même réalité phénoménologique que l'Anthropocène, utilisé par certains scientifiques pour désigner l'ère géologique actuelle, débutant avec le développement du système capitaliste, qui serait marquée par l'influence sur la biosphère et le climat.

Futurs Horizons

Anna Niskanen et Josefina Nelimarkka

Du 4 octobre au 21 décembre 2024

Institut finlandais, 60 rue des Écoles, Paris 5e

Josefina Nelimarkka, *Supersaturation*, 2024, boucle vidéo. © Josefina Nelimarkka



LE CWB SENS DESSUS DESSOUS

Cet automne, le Centre Wallonie-Bruxelles Paris ouvre tous ses espaces pour servir d'aire de jeu à des artistes et des collectifs d'architecture sous le titre *Territoires hétérotopiques*.

Les deux commissaires, Caterina Zevola et Gregory Lang, expliquent ici leur concept.



Morgane Tschiember, *RUNNING BOND*, 2007-2024 © Morgane Tschiember

Maya Sachweh : Évidemment, le titre de l'exposition interroge. Qu'est-ce qui se cache derrière ?

Gregory Lang : La notion de territoire, terme géographique, est ici envisagée sous l'angle de la poétique ayant pour objet l'étude des potentialités inscrites dans une situation donnée qui débouche sur une création nouvelle. Les espaces sont pensés ici comme des aires de jeu avec les artistes, devenant ainsi des territoires d'émancipation, propices à des réinterprétations liminales, à des changements d'usage et d'échelle. Les installations in situ, conçues et réalisées par les artistes et les collectifs invités, déjouent l'évidence de lieux concrets, offrant des espaces qui accueillent des imaginaires, dans le sens de l'hétérotopie telle que définie par Michel Foucault. L'objectif était d'investir tous les territoires possibles du Centre.

Caterina Zevola : On voulait voir et montrer ce que cela veut dire d'habiter un espace aujourd'hui, au temps où des notions comme l'anarchitecture ou le metaverse nous interpellent. Ce qui était important pour nous, c'était de ne pas choisir des œuvres mais de convier des poétiques, donc de faire appel à des artistes capables d'agir en catalyseurs pour retravailler les espaces et permettre une nouvelle perception de ces lieux.

MS : Pour déconstruire et redéfinir les espaces du CWB, vous avez donc invité neuf artistes plasticiens et collectifs d'architectes. Comment les avez-vous choisis ?

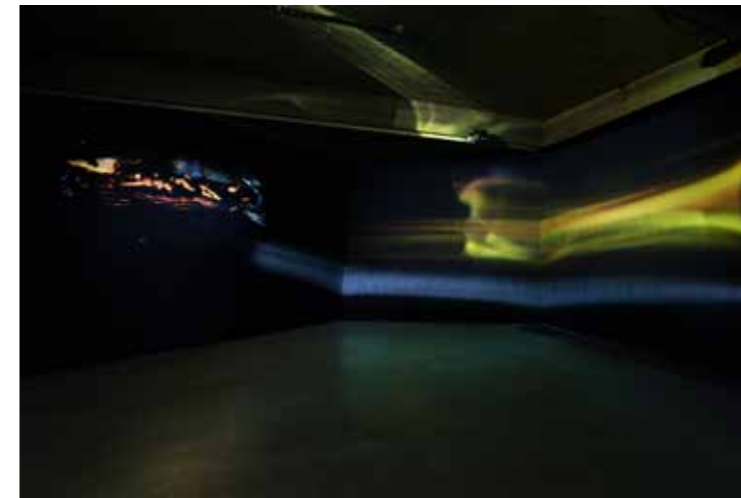
GL : Le choix s'est fait de façon collégiale. Notre réflexion sur les emplacements s'est développée au fur et à mesure en dialogue avec des artistes ayant une inclination à lire et saisir un espace. Nous avons privilégié une collaboration étroite avec certain.e.s pour en sélectionner un, faire des recherches, expérimenter et le repotentialiser à travers leur œuvre. Nous avons choisi des propositions plutôt immersives qui traversent les lieux et se laissent traverser, favorisant la circulation, la contemplation et l'expérience du public. Ces installations perceptives se déploient dans des registres complémentaires, allant jusqu'à employer des matériaux à chaque fois différents, explorant plusieurs textures, comme les drapés d'**Esther Denis** ou le mur de **Morgane Tschiember**.

MS : C'est ce mur qui accueille les visiteurs dès le parvis devant l'entrée du CWB et donne, en quelque sorte, le ton de l'exposition.

GL : L'artiste a été à la hauteur de l'enjeu pour déjouer des évidences de l'architecture existante, en réinterprétant in situ un de ses concepts. Sa construction, constituée de parpaings bruts, cimentés d'un mortier teinté de rose qui évoque la chair, constellé de paillettes, se joue des genres et confère une sensualité inattendue à des matériaux industriels. Ses murs n'ont pas pour fonction de séparer des espaces mais au contraire de les ouvrir : ici le mur ne porte rien et ne délimite pas un extérieur et un intérieur, mais constitue un geste sculptural qui traverse en oblique la paroi de la façade classée et relie ainsi le dehors et le dedans.

MS : **Vivien Roubaud**, quant à lui, présente une toute nouvelle installation spécialement conçue pour l'exposition, dans la salle de cinéma.

Vivien Roubaud, *Samare aec*, 2024 © Vivien Roubaud



Nadia Guerroui, *Many Nights and Many Light*, 2023 © Nadia Guerroui

CZ : C'est lui qui a choisi cet espace qui, à la base, ne devait même pas être un endroit de monstration. Il a souhaité imaginer un mécanisme cinématographique au sein du cinéma. Il a conçu une machine « à la Roubaud » qui a une transparence trompeuse parce qu'on voit tout le processus mais on ne comprend pas du tout comment cela marche. À l'aide de souffleries, son installation fait voler un samare, cette graine ailée et tourbillonnante de l'érable, qu'il projette par un jeu de lumières et de caméra sur l'écran de cinéma.

MS : Le spectateur est complètement immergé dans ce spectacle plein de légèreté et de poésie. Il est par ailleurs invité à déambuler librement à travers les différentes installations et à se laisser surprendre, par exemple par la proposition de **Bento**, un bureau d'architecture novateur qui plonge le public dans une expérimentation sensorielle, visuelle, olfactive et tactile.

CZ : Au sein d'une black box on découvre l'élément par excellence qui démarque la poétique de **Bento** : le mycélium dont on ne connaît que la partie visible, le champignon, mais dont l'essentiel se trouve sous terre et vit pendant des millénaires. Ils ont imaginé un environnement avec des tuiles de mycélium, des plantes, de l'eau, de la vapeur, de l'oxygène et des néons rouges.

MS : Si quelques installations se jouent en « vase clos », d'autres correspondent à votre volonté de faire dialoguer des œuvres, entre elles et avec les données de l'espace.

GL : Le dialogue, en regard avec ce que font les autres, a été d'autant plus important pour la galerie d'exposition qui accueille cinq interventions autonomes ayant chacune leur espace propre. Chaque projet explore, détourne et révèle des aspects différents du lien à l'architecture en présence. Ainsi, **Morgane Tschiember** et **Jean-Baptiste Brueder** explorent chacun de manière radicalement différente les conventions architecturales et nous confrontent à la physicalité des matériaux, tandis que **Nadia Guerroui** joue sur l'immatériel pour ouvrir un espace au-delà d'un mur existant en projetant un film de lumières urbaines sur un grand mur en béton, qui devient dès lors partie intégrante de son œuvre. L'onirisme et l'image mentale une fois captés influencent notre perception des autres éléments architecturaux à venir.

MS : Certains espaces accueilleront un programme de performances, initié et conçu par Caterina, le soir du vernissage et le 18 octobre entre midi et minuit avec la première édition du Festival PERFORMISSIMA. À quoi faut-il s'attendre ?

CZ : Le soir du vernissage, les performances vont perturber l'espace-temps par la voix, la parole ou le geste, avec, entre autres, **François Durif**, **Sarah Trouche** et **Théo Casciani**. Pour PERFORMISSIMA, le nouveau Festival des Arts Performatifs, nous avons invité 50 artistes provenant de 18 pays. L'idée était de donner un temps et un lieu à cette discipline qui, hélas, a disparu du centre d'intérêt de plusieurs institutions parisiennes. Il y aura sept scènes activées simultanément que les spectateurs pourront suivre selon leur envie ou guidés par des « onironautes », des navigateurs d'espaces de rêves qui accompagneront le public dans les dédales de cette anthologie de performances.

Propos recueillis par Maya Sachweh

Territoires hétérotopiques

Du 14 octobre au 16 novembre 2024

Centre Wallonie-Bruxelles Paris

127-129 rue Saint-Martin, Paris 4e



BENTO architecture, installation exposition *DUO*, Cité de l'architecture, Paris, 2023 © David Foessel

25^e PRIX DE LA FONDATION PERNOD RICARD

L'affect, d'origine psychologique, cause de nos états émotionnels impétueux. Il est bien complexe de définir les raisons de nos passions, agréables ou non. Lauren Berlant, universitaire et autrice américaine, articule en 2011 la théorie d'un « optimisme cruel », traduction des écarts entre rêve, aliénation et réalité qui alimentent ces états de troubles. Partant de cette observation, la commissaire Arlène Berceliot Courtin propose une interprétation de l'affect depuis le prisme de l'art contemporain, son expression plastique et politique.



Lenio Kaklea, *An Alphabet for the Camera*, 2024 © Courtesy de l'artiste

Parmi les sept artistes exposés, **Lenio Kaklea** apparaît dans une vidéo de 9 minutes, vêtue d'un large blouson lamé aux couleurs de la mer du Nord : bleu délavé, gris lumineux. La bande qui traverse le tissu se superpose au quadrillage des portes de l'entrepôt portuaire. Définitivement ancrée dans un cadre maritime, l'artiste déploie, sur fond sonore de mouettes et des sirènes de bateaux, une matière chorégraphique qu'elle intitule *An Alphabet for the Camera*. Elle produit des signes, des gestes et des grâces de méduse qu'elle assemble, répète, connecte ou diffracte au cours de la marche qui l'emmène jusqu'à la mer. Ce répertoire de mouvances ne conclut pourtant à aucun sens, aucune phrase. Le borborygme sous-marin à chaque ondolement de langue chorégraphié est une friture de barbare, communication à sens unique d'après un abécédaire qui nous échappe. Le court-métrage se termine avec l'avancée de l'artiste dans la mer, dépassant le motif du *Moine au bord de la mer* de Caspar David Friedrich jusqu'à l'immersion.

Faire corps avec, **Paul Maheke** s'y essaye également lors de performances. La première, à caractère méditatif, suit un mode opératoire « spirit ». L'artiste tente la connexion avec ce qui l'entoure et le dépasse, dans un espace obscurci et face à une surface réfléchissante. Les gestes d'improvisation graphique se succèdent dans une forme de transe. Il en résulte des dessins à échelle 1 : surfaces noires, planes et mates au crayonné blanc – dur – qui constate l'échec répété de la visite « spirit ». Atténuées par des voilages lilas dans l'exposition, ces figures anthropomorphes sont maintenues artificiellement dans un état intermédiaire de mouvance, d'apparition.

La seconde performance, cette fois filmée, se concrétise dans une esthétique radicalement différente. **Paul Maheke** y relate, par les soubresauts chorégraphiés du corps meurtri, le

récit indicible d'un viol. Cette œuvre, à caractère d'exutoire, comporte une bande-son calquée sur la fréquence émise par la terre, fréquence reconnue pour ses vertus apaisantes. L'affect lié au traumatisme trouve dans cette performance et cette rythmique des gestes de soin et d'apaisement.

Transmettre l'affect dans la plastique semble devoir en passer par le détournement du langage. **HaYoung**, artiste précédemment lauréate du Prix Dauphine 2024, en trace l'équation impossible. Dans *Tongue Test*, force est de constater le circuit vain appliqué à sa langue maternelle, le coréen, par un exercice d'algorithme digne des « Captcha » qui jalonnent nos progressions sur internet. L'issue en est toujours la même : nulle. **HaYoung** traduit la frontière entre le virtuel et le réel en superposant à son langage maternel celui des algorithmes de notre quotidien, produisant un récit subjectif à l'intérieur de la matrice. Son installation *Mother, Erreur - 522* en est une application. L'artiste souhaite donner à sentir le parfum de sa mère, d'après sa navigation internet. Les cookies collectés sur le web sont associés à des fragrances qui sont par la suite assemblées pour produire ledit parfum. Où est l'erreur ? L'algorithme qui collecte les données est configuré en deux langues : l'anglais et le français. Le coréen, langue de la mère et langue de l'interface utilisée par elle, n'est pas compris par l'algorithme. Faillite du système, ce parfum, diffusé entre 11h et 14h, seul créneau de communication dans le décalage horaire entre la France et la Corée, est une senteur tronquée.

Promesses en perdition, ces souhaits et ces espoirs mis en forme par la création artistique retracent cette « relation d'attachement à des conditions de possibilité compromises, dont la concrétisation est jugée soit impossible, un pur fantôme, soit trop possible et toxique ». Puissamment politique, l'optimisme cruel, s'il porte bien son nom, contient également

une opportunité de remise à niveau des schémas d'affect qui nous conditionnent.

Madison Bycroft propose sur les quatre temps de la musique disco émancipatrice, le court-métrage *Waterlogue, Four to the Floor*. Nous y suivons quatre personnages qui évoluent dans un univers principalement aqueux. La quiétude de leurs attitudes fait écho à celle trouvée sous l'eau, les bruits ambiants feutrés par le liquide. L'artiste considère l'eau comme un espace politique de résistance et de résilience, dépourvu de gravité et de binarité. Au répertoire des symboliques associées à l'eau s'ajoute le scintillement des facettes du disco, faisant osciller les frontières de la narration entre monde sous-marin et voyage spatial. Cette œuvre est une utopie, et parce que justement fictive, elle suspend « les notions ordinaires de réparation et d'épanouissement pour nous demander si ce ne sont pas les scénarios de survie que nous associons à ces affects qui posent en fait problème »². L'artiste évoque le cauchemar du sec et en produit le contre-pied dans un quadriptyque humide. « Savoir évaluer ce qui s'y joue est une façon de mesurer l'impasse de la vie dans le moment accablant du présent. »

Ce 25^e Prix de la Fondation Pernod Ricard est, sous l'impulsion de la commissaire Arlène Berceliot Courtin, résolument dédié à questionner les schémas. Sur consultation des artistes, il a d'ailleurs été décidé de ne pas distinguer un promu. Les sept artistes sont donc lauréats, selon une formule dont les détails seront dévoilés le 18 octobre prochain.

Amélie Boulin

¹Lauren Berlant, *L'optimisme cruel*, 2011, extrait traduit, *All the messages are emotional*, Paris, Fondation Pernod Ricard, 2024, p. 13-14.

²Ibidem, p. 43.

Madison Bycroft, *Waterlogue, Four to the Floor*, 2024, vue in situ © Aurélien Mole



Paul Maheke, *Purple Chamber*, 2023, Charlotte Houette, vue in situ photo Aurélien Mole © Adagg, Paris 2024



HaYoung, *MOTHER, ERREUR - 522*, 2024, photo Aurélien Mole © Adagg, Paris 2024

All the messages are emotional

25^e Prix de la Fondation Pernod Ricard

Du 10 septembre au 31 octobre 2024

Les lauréats : Clémentine Adou, Madison Bycroft, HaYoung, Charlotte Houette, Lenio Kaklea, Paul Maheke, Mona Varichon

Fondation Pernod Ricard

1 cours Paul Ricard, Paris 8^e

DES GRAINS DE SABLE AU CARRÉ DE BAUDOIN

Autour des imaginaires de l'évasion, les œuvres des six artistes, Mounir Ayache, Paul Heintz, Prosper Legault, Chloé Quenum, Elsa Sahal et Liv Schulman, lauréates d'une bourse de production de la Ville de Paris et du Crédit Municipal de Paris, questionnent la notion de paradoxe et reflètent les contradictions du monde contemporain. L'exposition accueille également une artothèque éphémère avec des œuvres de Paris Collection - Fonds d'art contemporain.



Prosper Legault, *You are welcome*, 2024. Courtesy de l'artiste et Galerie Ruttkowski 68 © Adagp, Paris, 2024

Le titre *Des grains de sable* suggère la présence d'éléments perturbateurs, des présences qui viendraient gêner ou obstruer la bonne marche d'un mécanisme, mettre en doute certains automatismes, et insuffler du trouble dans des systèmes bien rodés. Les six artistes pratiquent à leur manière ces écarts dans le réel que certains pourraient même qualifier de sabotages. Leurs œuvres, aux médiums différents (céramique, vidéo, verre, sculpture, recyclage, etc...), réalisées grâce à la bourse de production et montrées ici pour la première fois, se lient les unes aux autres par un appel aux imaginaires de la lutte et d'une forme de résistance.

Obstructions, le film de **Paul Heintz**, est né d'une recherche autour d'archives consistant à identifier différentes actions de grèves par l'obstruction depuis la fin du XIXe siècle. Prenant comme point de départ cette « grève du zèle », **Paul Heintz** fait intervenir un groupe d'ouvrier·e·s et de danseur·euse·s dans une usine à l'arrêt pour créer une chorégraphie. La danse devient alors une réflexion militante autour de la notion des corps au travail et de l'injonction à la performance qui traversent tous les champs de la société. L'œuvre prend la forme d'une vidéo, mais aussi d'une installation qui plonge le·la spectateur·rice dans cette usine qui fonctionne au ralenti.

Dans *Un Círculo que se fue rodando/La chica con el chicle en el zapato*, le film choral de **Liv Schulman**, c'est par la prise de parole que l'artiste donne à voir et à entendre un groupe de manifestants dans les rues de Buenos Aires. A travers leurs échanges, l'œuvre pointe du doigt les dérives politiques et sociétales du capitalisme et ses conséquences pouvant aller jusqu'à l'absurde.

Avec *Souvenirs de Paris*, **Prosper Legault** propose un assemblage monumental d'anciennes enseignes parisiennes et de néons glanés au cours de ses déambulations dans la ville. A la lisière de la sculpture et de la poésie, il crée un paysage et convoque l'esthétique des clichés touristiques, un peu suranné mais propice à émerveiller. Pourtant, tout son travail nous fait porter le regard sur les déchets urbains et la manière dont les capitales digèrent et mixent les objets et les cultures dont elles proviennent.

Le monde de la nuit et des rêves entre dans l'univers de **Chloé Quenum** dont l'installation *Maison d'éternité* déploie des objets déclinés à partir de l'appui-tête. Ce témoin silencieux de nos nuits passées, présent sur tous les continents depuis l'Antiquité,

Chloé Quenum, travail de recherche, 2024 © Adagp, Paris, 2024



adopte différentes formes et matériaux. Quel terrain plus propice que le rêve pour glisser dans une autre réalité et venir distordre la réalité ? « Il est le signe que quelque chose arrive » nous dit dit la philosophe et psychanalyste Anne Dufourmantelle, et où le temps se diffracte.

Le projet *L'odyssée d'Hassan al-Wazzan* de **Mounir Ayache** sur le mode du jeu vidéo et du diorama brouille lui aussi les frontières du temps en mélangeant passé, présent et futur. Cette approche plonge les visiteurs dans le voyage initiatique de Hassan al-Wazzan, dit « Léon l'Africain », célèbre pour sa *Cosmographia de Affrica* de 1526, qui décrit l'Afrique subsaharienne et du Nord. Lors du sac de Rome au XVIe siècle, cet ambassadeur découvre une porte spatio-temporelle le téléportant au XXVIe siècle. Ici, l'image du grain de sable n'est plus seulement celle du désert de sable étendu à l'infini, mais aussi celle du sablier, de l'écoulement de temps, toujours recommencé.

Quant à **Elsa Sahal**, dont on connaît l'humour malicieux, c'est avec *Bonbon Moustache*, une série de sculptures en terre et en verre réalisées en collaboration avec des maîtres-verriers qu'elle apporte son grain de sable. *Bonbon Moustache* se réfère à l'expression créole qui désigne le sexe féminin. Les sculptures présentées sont des vases en céramique anthropomorphes à l'intérieur desquels l'artiste a arrangé des bouquets de fleurs-seins et de fleurs-sexes. Entre le solide et le liquide, entre la terre et le verre (matériau qui l'a intéressée pour sa transparence, sa liquidité et son côté visqueux), le contenant et le contenu, l'intérieur et l'extérieur, les sculptures assument leur puissance érotique et leur fragilité.

L'initiative étant une première, il est important de signaler qu'en parallèle de l'exposition, la Direction des affaires culturelles de la Ville de Paris propose pour la première fois aux visiteurs d'emprunter une œuvre de la collection du Fonds d'art contemporain - Paris Collections, parmi la vingtaine d'artistes sélectionnés pour l'occasion.

Marie Gayet

Des Grains de sable

Du 12 octobre au 14 décembre 2024

Carré de Baudouin

121 rue de Ménilmontant Paris 20e



Mounir Ayache, extrait de l'œuvre *L'odyssée d'Hassan al-Wazzan*, 2024 © Mounir Ayache

Elsa Sahal, esquisse *Bonbon Moustache*, 2023, Courtesy de l'artiste et Galerie Papillon © Adagp, Paris, 2024



BOYCORE MONDE À MALAKOFF

Comme chez Aragon, tout part de la puissance de l'incipit, quand Samuel Marin Belfond décide d'imaginer ce que serait le monde si les minorités sexisées « se levaient et se cassaient ». Creusant l'idée, il fait appel à Samy Lagrange, spécialiste de l'histoire des masculinités, et à Corentin Darré, qui pour la première fois s'attelle à un travail d'écriture sans visée plastique, et à vrai dire absent : car de ce monde déserté et de ceux qui l'ont déserté, seules des traces sont visibles. Aux spectateurs de mener l'enquête.



otto+gata, scénographie de boycore monde, 2024 © otto+gata

Car c'est bien à ceux-là qu'il s'agit de s'intéresser, voire de s'identifier, pour mieux faire retour sur soi-même. L'inaccessibilité du lore est à l'image de cette non-imposition de problématique, de même que la scénographie d'otto + gata, qui intègre au parcours d'enquête les modules permanents low-tech et éco-conçus pour le centre d'art contemporain de Malakoff. La champignonnière, la cuisine, la cabine-vinyle deviennent autant de passerelles entre le monde de ceux qui sont partis et celui de ceux qui sont restés, stations d'un chemin d'interrogation de la masculinité.

Dans sa vidéo, **Samuel Marin Belfond** superpose des extraits captés sur les réseaux ou dans les animes, soulignant la force des stéréotypes qui façonnent jusqu'aux attitudes de genres, mises en lumière par la performance chorégraphiée de **Mawena Yehouessi**. Au prisme de son expérience d'éducateur, où il veille à ne pas antagoniser des adolescents parfois très imprégnés d'une culture masculiniste, **Samuel Marin-Belfond** développe ainsi un voyage dont la carte des références, proposée par **Ellis Laurens** sous forme de mind-mapping, reste délibérément ouverte.

Xavier Bourguin

boycore monde : « ceux qui sont restés »

Du 21 septembre au 14 décembre 2024

Site Maison des arts de Malakoff

105 avenue du 12 février 1934, Malakoff

Au gré d'une scénographie proche de l'escape game où l'humain rencontre le post-humain, les pistes semées relèvent le défi d'une exposition qui prend moins la forme de l'accrochage d'œuvres que de la restitution d'une science-fiction spéculative, et évite le risque de laisser en orbite un public peu familier des propositions expérimentales et moins encore des théories queer.

Que montrer d'un travail d'écriture nourri par plus de 300 références livresques ou académiques pour que la puissance de la fiction joue à plein ? Après avoir mené l'enquête autour des faits et gestes incompréhensibles d'un peintre sans œuvre, Jean Le Gac s'étant vu proposer en 1972 de participer à la documenta 5 par Harald Szeemann, se trouve confronté à la même question : que montrer d'un récit dont le sens tient à ses non-dits ? Il imagine alors d'en recueillir les traces photographiques et textuelles dans 26 Cahiers.

De même, les auteur·ices proposent ici, plus qu'une archéologie du futur, une archive du futur, à base de multiples documents imprimés. Tapissé d'affiches façon ateliers des Beaux-Arts en 68, un sas évoque le travail de propagande mené par les Gokistes, entre 2033 et 2039, pour convaincre les personnes sexisées de rejoindre l'aventure de l'estivage, transhumance intersidérale qui restera mystérieuse. Plus loin, des flyers contiennent les témoignages écrits par **Corentin Darré** de ceux qui sont partis. Quant à celles et ceux qui sont resté·e·s, créant une société majoritairement masculine et hétéronormée, ils n'ont plus recours qu'à une forme hackée par **Morgane Baffier** de girlfriend AI pour assurer leurs besoins sexuels et reproductifs.

Corentin Darré, affiches réalisées dans le cadre de boycore monde, 2024 © Corentin Darré



BIENNALE DE LA JEUNE CRÉATION À HOUILLES

Formule conçue en 1997, la Biennale de la Jeune Création de Houilles s'offre un bain de jouvence et change quelques-unes de ses modalités à l'occasion de sa quinzième édition anniversaire. Elle est désormais ouverte aux artistes de moins de 35 ans, ainsi qu'à celles et ceux n'ayant pas suivi de cursus artistique.



Affiche 15e Biennale de la jeune création, conception graphique © Sarah Vadé

Parmi les 366 candidatures reçues, huit ont été mises en lumière par un comité de sélection constitué de professionnels du monde de l'art : Maëla Bescond (directrice du Centre d'art Contemporain Passages), Raphaël Brunel (critique d'art, commissaire et éditeur), Louise Hervé (artiste), Daisy Lambert (chercheuse et commissaire indépendante), Ana Mendoza Aldana (critique d'art et commissaire indépendante), et Romain Noël (chercheur et poète).

Cette sélection privilégie un éclectisme revendiqué, tant en termes de sujets traités qu'en terme de dynamiques géographiques. Les artistes viennent, outre la capitale, de Marseille, Nantes ou encore Saint-Étienne, mettant fin à cette domination parisienne qui régit la plupart des événements situés en Île-de-France. Les pratiques transdisciplinaires des artistes sont mises à contribution par la commissaire de l'exposition, Marie Bechetoille. La porosité des médiums sert la porosité des lieux, qui permet la rencontre entre les espaces et entre les œuvres qui se frôlent et se conjuguent dans leurs bordures. L'entièreté du lieu a été mise à contribution, promettant quelques belles surprises dans la scénographie.

Qui dit Biennale dit prix. Un jury, distinct du comité de sélection, annoncera le lauréat de cette édition lors du vernissage, qui aura le privilège de bénéficier d'une exposition personnelle l'année suivante à la Graineterie.

Pour rappel, **Hanna Kokolo** et **Morgane Baffier**, lauréates 2023, avaient proposé deux solo shows en octobre dernier, respectivement *Tatoo a Fama*, une réécriture de l'Histoire à travers celle de son homonyme fictif, et *La lettre X*, jeu parodique qui détourne le système de la conférence et son autorité inhérente.

Cette année, les huit artistes questionnent le domestique comme écosystème habité (**Matthias Odin**), l'historique colonial (**Fanny Souade Sow**), la pratique créatrice comme espace d'autonarration (**Eugénie Zély**), le potentiel interactif des jeux vidéo (**Elouan Le Bars**), le renouveau d'une iconographie féministe à l'ère moyenâgeuse (**Héloïse Farago**), les motifs sociologiques du kitsch populaire (**Johanna Cartier**), la pratique du tissage entrelacée à celle des algorithmes (**Diane Cescutti**) ou encore les après d'une utopie post-industrielle (**Georges Juliette Ayrault**).

Amélie Boulin

Biennale de la Jeune Création

Du 21 septembre au 9 novembre 2024

La Graineterie - Centre d'Art de la Ville de Houilles

27 rue Gabriel Péri, Houilles

BIENNALE DE LYON - A L'ÉCOUTE DU MONDE

Pour sa 17^e édition intitulée *Les voix des fleuves - Crossing the water*, la Biennale de Lyon, manifestation incontournable en France dans le domaine de l'art contemporain depuis 1991, réunit cet automne 78 artistes et 280 œuvres sur neuf sites dans un dialogue avec les populations et l'implication de tout un écosystème régional. Elle s'étend, avec le programme « Résonance », à près de 150 structures sur tout le territoire.



Myriam Mihindou, *Lève le doigt quand tu parles*, 2024, Les Grandes Locos, courtesies de l'artiste et de la galerie Maïa Muller © ADAGP, Paris, Photo SF



Bastien David, *Sensitive*, 2024, Les Grandes Locos, Courtesies de l'artiste, Photo SF

Aux lieux historiques que sont le Musée d'art contemporain, le Musée des Beaux-Arts et l'Institut d'Art Contemporain de Villeurbanne s'ajoutent deux nouveaux espaces : les Grandes Locos, un bâtiment industriel du 19^e siècle, ancien centre technique de la SNCF, et la Cité Internationale de la Gastronomie installée dans les hospices du Grand Hôtel-Dieu construit au 12^e siècle et transformé au 18^e. Ces sites ont nourri la commissaire invitée Alexia Fabre qui, aux côtés de la directrice artistique Isabelle Bertolotti, a composé un récit choral à l'écoute de l'Autre, tout au long du fleuve.

« Quel regard porte-t-on sur les personnes qui vivent à nos côtés ? Comment accepter ce qui est distinct de soi et imaginer de nouvelles manières de vivre ensemble ? » interroge-t-elle en préambule. A chaque site une thématique est associée avec 70% des œuvres produites spécifiquement et un fort accent mis sur la scène émergente avec des artistes étudiant ou vivant en France.

Le voyage commence à Lyon Part-Dieu dans les vitrines du métro qui emmène le visiteur vers le site majeur des Grandes Locos, où **Edi Dubien** présente dessins et aquarelles de ses personnages énigmatiques dans un dialogue sensible avec la nature et les animaux.

Au sein du quartier de la Mulatière, dans les hangars majestueux de cet ancien haut lieu de l'industrie ferroviaire, sont évoqués les principes de déplacement, de résistance, de réparation et la force du collectif avec une trentaine de propositions, monumentales pour beaucoup. D'étranges glyphes décorent la voûte de cette cathédrale à la lumière zénithale. Ce sont les néons de **Michel**

de Broin, qui soulignent les fissures du bâtiment résultant des mouvements de terrain au fil des ans et les traces de leurs réparations. **Myriam Mihindou** retranscrit le soulèvement des ouvriers avec une forêt de bras et doigts levés dans ce théâtre de luttes sociales. Un chant révolutionnaire résonne, émis par une armée de cocottes-minutes sifflantes installées par **Pilar Albarracín**. Dans une vidéo non dénuée d'humour, **Jérémie Danon & Kiddy Smile** nous invitent à suivre les conversations de jeunes gens sur le thème de la représentation et de l'invisibilisation des corps racisés. Il faut ensuite passer entre les bannières colorées sur lesquelles le griot **Bocar Niang** a écrit en quatre langues les mots glanés au cours de ses rencontres, comme une sorte de dictionnaire visuel multicolore. **Sofia Salazar Rosales**, au travers de ses sculptures, représente les enjeux économiques et politiques liés aux mobilités, tout en s'inspirant de souvenirs familiaux en Équateur. **Mona Cara**, avec sa tenture suspendue, tissée au fil de ses rencontres dans différents territoires de la région, retrace dans un langage joyeux aux couleurs vives les histoires des habitués d'un bistrot de quartier et célèbre le « vivre ensemble ». **Juliette Green** exalte aussi la beauté des échanges dans les trains, avec ses diagrammes textuels. L'abri hors du temps d'une blancheur immaculée au sol bleu pâle clairsemé d'étoiles de **Victoire Inchauspé** nous accueille pour nous emporter dans une barque vers un ailleurs chargé d'espoir :

« La musique adoucit les mœurs et rassemble » dit le proverbe. Le compositeur **Bastien David** invite le public à un partage

d'expériences musicales en jouant sur sa « rivière de bouteilles » afin de produire le chant des sirènes. Dans la deuxième halle, **Oliver Beer** nous ramène à l'origine de l'humanité et fait chanter une grotte du paléolithique en Dordogne avec une invitation envoyée à 8 chanteurs de différentes contrées qui ont, dans un espace choisi de la caverne où l'acoustique est la meilleure et ce en regard des peintures pariétales, réitéré leur premier souvenir musical. Par superposition subtile de ces mélodies, l'artiste crée une polyphonie magique et envoûtante accordée autour d'une note diapason.

L'ancien hospice du Grand Hôtel-Dieu, superbe lieu baroque et spirituel où aurait exercé Rabelais, accueille des artistes qui traitent des rituels liés au soin et au cycle de la vie. **Hajar Satari** entremêle histoires intimes et conscience des bouleversements de l'écosystème avec une sculpture incantatoire relative à la disparition de l'eau dans sa région d'Ispahan. **Florian Mermin** convoque nos sens avec une violette qui embaume l'apothicaire. Des installations musicales sont activées par l'artiste guérisseur **Guadalupe Maravilla** qui invite à une méditation curative.

Au MAC, les espaces intimes sont propices à parler des contacts humains et plus particulièrement d'amitié, d'amour et des relations qui se nouent et se délient entre les êtres. **Chantal Akerman** ouvre le parcours avec un film explorant la question de la relation à soi et du regard des autres. **Christian Boltanski** et **Annette Messager**, figures tutélaires de la biennale, évoquent leur voyage de noces à Venise sous le prisme d'une mosaïque d'images clichées. **Jesper Just** parle de la solitude qui se mue en solidarité, d'une virilité qui devient vulnérabilité. Plus empreints de politique sont les dessins de **Tirdad Hashemi & Soufia Erfanian** qui retracent leur quotidien et celui de leurs amis en exil ainsi que les scènes de révoltes en référence aux manifestations à Téhéran. Ou encore **Taysir Batniji** qui nous prend par la main pour une traversée de Gaza dans l'obscurité, puis nous fait pénétrer dans une pièce où les murs sont tapissés d'images représentant des trousseaux de clés qui ne permettent plus aucun accès aux maisons détruites ou abandonnées dans l'urgence sans espoir de retour.

A l'IAC de Villeurbanne, dix artistes émergents, pour moitié en lien avec la région et pour moitié issus de la scène internationale, abordent des questionnements sociétaux. **Shivay la Multiple** rend hommage au fleuve, entité politique nourricière et spirituelle, sous la forme d'un conte initiatique où la calebasse porteuse de traditions est omniprésente. **Hilary Galbreath**, sur le thème de l'hospitalité, nous plonge dans l'atmosphère intime de chambres d'hôtel où les récits du personnel recouvrent les lits. **Matthias Odin** évoque son propre vécu de nomade, hébergé au gré de ses rencontres par des âmes charitables, et dresse une cartographie affective en nous proposant une promenade au sein d'une architecture de l'intime tout en soulignant la précarité de logement pour certaines populations.

« L'altérité est le sel de la vie » conclut la commissaire, dans un dernier clin d'œil au transport fluvial du sel jusque dans les vallées alpines à une époque révolue.

Sylvie Fontaine



Hajar Satari, *Le Pavot*, 2023, Cité Internationale de la Gastronomie, Photo SF

Biennale d'art contemporain de Lyon

Les voix des fleuves - Crossing the water

Du 21 septembre 2024 au 5 janvier 2025

Mona Cara, *Le Cactus*, 2024, Les Grandes Locos, © ADAGP, Paris, Photo Jair Lanes



MANIFESTA 15 : DÉCENTRALISATION ET IMPACT DURABLE

Avec 12 villes, 92 participants et 58% de nouvelles productions, la fondatrice de l'événement Hedwig Fijen offre pour sa dernière édition une synthèse de l'ADN de MANIFESTA. Fait inédit, la cartographie s'est décentralisée de Barcelone à la périphérie à partir de 3 zones thématiques et géographiques : *Balancing Conflicts* (Delta du Llobregat), *Cure and Care* (massif de Collserola) et *Imagining Futures* (rivière Besòs et ses environs) répondant à des enjeux tels que le surtourisme, l'épuisement des ressources et l'exclusion sociale. Le rôle des femmes catalanes dans des dynamiques de résistance liées au passé textile est particulièrement mis en avant.



Asad Raza, *Prehension*, 2024 © Asad Raza. Photo © Manifesta 15 Barcelona Metropolitana / Ivan Erofeev

Le siège de Manifesta est l'ancienne maison d'édition de Gustavo Gili, édifice pionnier de l'architecture rationaliste, où sont proposées les archives de la biennale et des recherches commandées spécialement pour l'occasion.

La thématique « Équilibrer les conflits » est illustrée par la résidence d'inspiration moderniste Casa Gomis, menacée par l'extension de l'aéroport. A l'épicentre de l'avant-garde catalane, elle offre un cadre spectaculaire aux artistes invités. L'on remarque **Enrique Ramírez** et son néon *Pour construire un jardin il faut un morceau de terre et l'éternité*, **Felipe Romero Beltrán** et la photographie d'un groupe de mineurs marocains dans un camp d'internement espagnol, ainsi que les pionnières **Ana Mendieta** et **Fina Miralles**.

A L'Hospitalet de Llobregat, ancienne cité ouvrière convertie en un pôle d'espaces d'art, **Lara Schnitger**, dans une perspective écoféministe, s'est saisie du passé textile de la Catalogne pour habiller les nombreuses cheminées du paysage de bannières conçues avec une association de couturières locales.

Autre fabrique : Can Trixet avec **Binta Diaw** et l'installation *Dià s p o r a* qui rejoue, à partir de grandes tresses de cheveux féminins, les chemins de marronage autrefois utilisés par les esclaves, la chevelure cachant potentiellement des graines pour une possible vie nouvelle.

L'autre grand chapitre « Cure and care » explore le pouvoir curatif de l'art, à partir du poumon vert que représente la montagne de Collserola avec pour lieu principal le monastère du XIe siècle de Sant Cugat del Vallès. Dans le cloître roman,

l'artiste **Martin Toloku** propose une performance basée sur l'activation de ses sculptures totems en lien avec l'esprit de ses ancêtres charpentiers au Ghana et son apprentissage du flamenco à Barcelone. La grande tapisserie de l'artiste **Fanja Bouts** déroule une sorte de « magna carta » du capitalisme débridé de façon critique et humoristique.

Marie-Claire Messouma Manlanbien, avec son *Temple du soin*, entre en correspondance avec le passé spirituel du monastère dans une célébration autour du pouvoir unificateur de l'eau. La vidéo *Liquid Transfers* de **Diana Policarpo** imagine une fiction dystopique à partir des usages de l'ergot au Moyen-Âge par des guérisseurs et sages-femmes et ses résurgences plus contemporaines.

L'artiste sud-africaine **Buhlebezwe Siwani**, à partir de sa fonction de sangoma, guérisseuse et devineresse spirituelle dans la tradition «Nguni», opère un maillage entre les pratiques spirituelles de son pays et les stigmates de l'héritage colonial avec la grande sculpture suspendue de ceintures en laine suggérant les soins prodigués par les ancêtres.

De plus à Terrassa (La Seu d'Egara), elle propose une œuvre puissante en lien avec la mémoire de ce site archéologique et celle de sa mère et de sa grand-mère à partir d'un savon vert bon marché de son enfance. En dialogue, les sculptures de **Seyni Awa Camara** qui convoque les esprits de la forêt et la présence des ancêtres ou les films d'**Ana Mendieta** des parois des grottes de Jaruco, participent d'une même réconciliation avec la nature.

A Granollers, lieu de mémoire et de bombardement lié à la Guerre Civile, **Félix Blume** propose l'installation *Essaim*, un dispositif sonore immersif qui reprend le son des abeilles pour signaler les menaces qui pèsent sur cet écosystème.

Le collectif **Masbedo** nous place dans un contexte anxiogène entre archives de films de guerre et bruits de bombardements dans un ancien abri antiaérien avec *Ghost soldier*. Au musée des Sciences Naturelles, **Eva Chettle** parsème des artefacts au sein même des collections à partir de tout un bestiaire de son invention. Dans le jardin, la vidéo *le nœud de la gorge* de **Jonathas de Andrade** part des interactions de certains employés d'un zoo privé au Brésil avec des serpents pour susciter chez le regardeur un certain malaise.

La trilogie se ferme sur « Imaginer les futurs » avec l'ancienne prison de Mataró, premier centre pénitentiaire espagnol panoptique, ce qui inspire l'artiste **Domènec** pour un travail autour du dispositif architectural des camps de concentration en Europe. **Eva Fàbregas** et son environnement de sculptures gonflables, *Exudates*, parasite et déstabilise la mémoire du lieu. **Priyageetha Dia**, qui participe à la Biennale de Venise 2024, examine les transferts de population entre l'Inde et la Malaisie sous la domination coloniale britannique en lien avec les nouvelles formes d'exploitations technologiques mondialisées.

Surnommée la Sagrada Familia de l'électricité, la centrale thermique Las Tres Chimeneas est ouverte pour la première fois au public à l'occasion de MANIFESTA et s'inscrit dans des problématiques de transformations urbaines et sociales. La bannière de **Jeremy Deller** inspirée de la Bible dès l'entrée du site nous invite à adopter un autre dialogue avec la planète. **Niels Albers**, à partir de schémas migratoires de 250 espèces d'oiseaux traduits en une structure en bois incurvée en forme de triangles, insiste sur l'impact du changement climatique sur ces espèces.

Le duo **Choi + Shine** a imaginé une œuvre participative textile reproduisant un squelette d'oursin à grande échelle célébrant les richesses de la mer. S'emparant du dernier étage, l'artiste **Asad Raza** signe une œuvre d'une grande simplicité et rigueur à partir de tentures blanches qui oscillent sous l'action du vent méditerranéen le Sirocco dans un équilibre en perpétuelle recomposition. Le collectif féministe **Claire Fontaine** avec le néon *Where women strike the world stops*, revient sur le rôle joué par les femmes. L'artiste **Kiluanji Kia Henda**, avec *The Frankenstein Tree*, illustre la capacité de résilience de la nature à partir de restes d'arbres brûlés lors des incendies dans la région. **Carlos Bunga** imagine une vaste peinture jaune et performative en réaction à la pollution de l'air et de l'eau. **Ugo Schiavi** reprend le principe de l'installation extensive avec des plantes contaminées des environs de la centrale, qui, couplées à la machine, donnent naissance à des espèces mutantes.

Marie de la Fresnaye



Binta Diaw, *Dià s p o r a*, 2021 -2024 © Binta Diaw. Photo © Manifesta 15 Barcelona Metropolitana / Cecilia Coca



Buhlebezwe Siwani, *Isaziso*, 1996,2024 © Buhlebezwe Siwani. Photo Manifesta 15 Barcelona Metropolitana / Cecilia Coca

MANIFESTA 15 Barcelone et sa région
Du 8 septembre au 24 novembre 2024

AKAA - À LA DÉCOUVERTE DE NOUVEAUX TALENTS

Dédiée aux scènes artistiques d'Afrique, de ses diasporas et afro descendantes, la foire AKAA – Also Known As Africa – est une invitation à la découverte d'artistes qui revendiquent un lien dans leur pratique au continent africain. Pour sa neuvième édition, AKAA poursuit avec une quarantaine de galeries et de partenaires la mise en lumière des conversations qu'entretient l'Afrique avec les Amériques et les Caraïbes, notamment par un coup de projecteur sur la scène ultramarine. Dialogue avec Victoria Mann, fondatrice de la foire, et Benjamin Hélon, son directeur associé.



Dayron Gonzalez, *Happy Family*, 2022 © Galerie Olivier Waltmann

Delphine Goater : *Quels sont les principaux axes retenus pour cette nouvelle édition ?*

Benjamin Hélon : Nous poursuivons l'ouverture à l'africanité, à l'afro descendance et à la diaspora africaine entamée les années précédentes avec un focus sur les territoires ultra-marins. Nous réservons aussi de nombreuses surprises thématiques lors de cette édition, comme une curation spéciale dans l'espace VIP, liée aux identités queer, un sujet que nous n'avons pas encore vraiment traité dans l'événement, et collaborons pour ce projet avec le collectif The Norm Project.

Victoria Mann : Cette volonté d'ouverture est présente depuis les prémices d'AKAA et s'entend même dans le nom de la foire, Also known as Africa. Nous partageons cette idée de questionner ce que veut dire Afrique, est-ce forcément cantonné par des frontières, de la géographie ? Ce qui caractérise un artiste aujourd'hui dans le monde contemporain, c'est sa capacité à être unique. AKAA donne la parole à des artistes qui revendiquent dans leur travail un lien avec le continent africain. Au départ, nous sommes restés très concentrés sur le continent africain, car c'était le besoin de l'époque. D'année en année, nous regardons ces ouvertures qui sont passionnantes et qui révèlent d'autres manières de considérer ces scènes artistiques.

DG : *Vous consacrez un focus à la scène ultramarine. Sous quelle forme ? En quoi la vivacité de cette scène artistique vous a-t-elle inspirés pour cette édition ?*

BH : Il s'agit surtout des nouvelles galeries qui n'étaient pas présentes les années précédentes. Nous avons redoublé d'efforts sur la présence de galeries et d'artistes de ces territoires, qui seront en dialogue avec les autres artistes et les autres territoires de la foire.

VM : Ces nouvelles galeries présentent des scènes artistiques encore méconnues, même en France. Pour certaines d'entre elles, il s'agit de la première foire internationale à laquelle elles participent.

DG : *Vous indiquez que la conjoncture actuelle est complexe pour le marché de l'art dans sa globalité. Quelles en sont les conséquences pour la foire ? Comment les exposants réagissent-ils à ces difficultés ?*

VM : Il y a eu une crise économique il y a deux ans qui a encore des conséquences sur le marché de l'art. Les conflits internationaux, les élections de part et d'autre de l'Atlantique, beaucoup de ces événements qui entourent nos marchés créent de l'incertitude et les ventes prennent plus de temps à se concrétiser. C'est la raison pour laquelle nous avons laissé nos exposants très libres de leurs choix et avons souhaité les accompagner, tout en gardant nos contraintes de direction artistique : ne pas surexposer d'œuvres dans les stands, afin de garder une fluidité et un dialogue entre les artistes sélectionnés.

BH : Nous pouvons et devons rester optimistes. Il peut y avoir de très belles surprises. Notre travail est de mettre toutes les chances du côté des galeries.

DG : *Vous évoquez le champ libre laissé à de nouvelles curations et à des artistes émergents. Quelle place ces nouvelles expressions tiennent-elles dans la foire ?*

VM : AKAA a toujours orienté son ADN vers la notion de découverte. Cela s'est fait de manière très organique au départ. Aujourd'hui, ce sont des scènes très installées que l'on n'a plus à présenter. Mais ce qui a toujours séduit les collectionneurs, les visiteurs et le public d'AKAA, c'était l'idée de nouveauté. Ce fil de l'émergence est très intéressant dans ces autres contextes : diversité de points de vue et de sujets abordés. La grande difficulté d'une foire est de se renouveler. Actionner le levier de la découverte est une fraîcheur qui est assez attendue chaque année.

BH : Les nouvelles curations permettent d'accompagner et de travailler avec chaque partenaire pour voir AKAA comme une opportunité de curation. Cela signifie soumettre des projets qui ont une certaine résonance, de réfléchir au dialogue entre les artistes présentés, de réfléchir aux thématiques abordées, que ce soit dans une exposition personnelle ou un groupshow, de réfléchir aux mediums exposés et à l'impact sur leur discours. Nous souhaitons utiliser AKAA pour faire plonger les visiteurs dans certains univers et combattre la saturation visuelle qu'une foire pourrait provoquer.

DG : *L'artiste camerounais MALAM est invité à présenter une installation monumentale au cœur de la foire. Quels sont les thèmes évoqués par cette installation ?*

BH : Il y a toujours eu une installation monumentale dans la foire. Cette année, créée spécialement pour l'événement, elle mesurera 6 mètres de haut. Elle comprendra des têtes ou des parties de corps humain réalisées uniquement avec des matériaux de récupération, avec un discours sur l'écologie et la mondialisation. MALAM a exprimé le souhait d'ajouter de nouveaux matériaux à l'occasion de la foire.

Propos recueillis par Delphine Goater

Amado Alfadni, *Coronation 2*, 2024 © Courtesy Heba El Moaz Art Gallery



Sanjo Lawal, *HEADSTART II*, 2023 © THIS IS NOT A WHITE CUBE, Courtesy Sanjo Lawal



Laetitia Ky, *Fighter*, 2023 © Laetitia Ky, Courtesy LIS10 Gallery

AKAA - Also known as Africa

Du 18 au 20 octobre 2024
Le Carreau du Temple, Paris

UNE 8^e ÉDITION A PPR OC HE AUGMENTÉE

De nouvelles participations avec une forte internationalisation, le lancement d'une édition en ligne avec l'entrée des NFT (a ppr oc he extended), deux expositions satellites (Drawing Hotel, Réseau Lux) et la création d'une communauté d'intérêt et de mécénat participatif, a ppr oc he monte en puissance ! Emilia Genuardi nous fait part des nouveautés de cette 8^e édition qui ne cesse d'élargir les champs d'exploration et de diffusion de l'image.



Homayoun Sirizi, *Allégorie de ses doigts saignants et des pétales cramoisis*, 2024, Photo originale par Kaveh Golestan, 1978, Tehran © Homayoun Sirizi & Ag Galerie

Marie de La Fresnaye : *Quelles pratiques se dégagent de ce panorama ?*

Emilia Genuardi : Les thèmes de la mémoire et de l'identité sont le fil rouge de cette édition, avec notamment le recours à des techniques anciennes, comme l'artiste **Alessandra Calò** (Lab 1930) qui se saisit de l'oléotypie ou **Antoine De Winter** (Hangar) qui brouille les identités d'utilisateurs d'Instagram à l'aide de cyanotypes transposés sur des tissus modelés en relief à la cire.

Hiên Hoàng (MUCHO MAS !) explore les récits culturels, notamment asiatiques, à travers la nourriture, qu'elle détourne. L'hybridité des mediums est également une tendance forte avec **Homayoun Sirizi**, dont la galerie iranienne (Ag) participe pour la première fois à la foire, qui explore les faces sombres et parfois satiriques de l'histoire de son pays à travers une relation métaphorique avec les fleurs, des œillets qu'il coud à même l'image.

Sara Imloul, (Hopstreet Gallery) avec sa photographie théâtrale autobiographique mêlée au dessin et au collage, propose une réflexion sur sa propre identité. **Benoît Lefeuve** (Porte b) révèle les processus invisibles qui façonnent notre mémoire, en

utilisant des matériaux photosensibles dont les agents chimiques se décomposent naturellement ou par manipulation.

Sandrine Marc, lauréate 2024 de la résidence PICTO LAB, se penche sur les instruments scientifiques et supports d'enregistrement du médium photographique dans un temps long.

Jackie Mulder (Janknegt Gallery) mêle photographie, broderie, travail textile et dessin, pour donner à voir de multiples strates. De même que **Susanne Wellm** (Galerie XII) qui s'intéresse, par le biais de photographies d'archives et de tissage, au temps, à la mémoire et à la construction de la narration de ses propres récits.

L'exploration des environnements urbains est au cœur des travaux de **Daniel Bourgeois** (galerie Data) et d'**Inès d'Orey** (Galeria Presença). **Daniel Bourgeois** utilise la photogrammétrie pour collecter les traces d'un monde en mutation, tandis que **Inès d'Orey** témoigne de la transformation du patrimoine dans les villes modernes, marquées par l'absence de présence humaine.

Jesse Wallace (Écho 119), à travers son travail photographique et sculptural, recompose des paysages en suspens, écho des exploitations humaines au cœur de la nature.

MdF : *Quels sont les enjeux du lancement d'a ppr oc he extended ?*

EG : Nous avons amorcé un premier partenariat l'année dernière avec le c-e-a lors d'unRepresented, et en parallèle je cherchais une offre numérique qui allait au-delà de la simple plateforme de monstration et de vente en ligne. Ikigai Labs, co-fondé par Dimitri Daniloff, artiste et spécialiste de la blockchain, et un collectionneur de NFT, est le concept qui m'a semblé le plus en phase avec l'esprit du salon. Ce projet aspire à établir un lien entre la présence physique du salon au Molière et une proposition artistique virtuelle dans la galerie Ikigai Labs, co-curatée par moi-même et Dominique Moulon, commissaire et membre de l'association c-e-a. Avec la collaboration de The5source, des NFT sont placés dans le salon, au Drawing Hotel et dans l'ancienne poste accueillant l'exposition du Réseau Lux, en guise de cadeaux et d'invitations au salon virtuel. Nous présenterons 3 artistes et 2 duos français qui participent à cette nouvelle aventure inédite, chacun d'entre eux bénéficiant de deux salles de monstration au sein de l'espace immersif.

MdF : *Pourquoi faire le choix des NFT ?*

EG : Aujourd'hui, je pense qu'il est essentiel de se lancer et de s'adapter à ces nouvelles technologies qui intéressent de très bons artistes et qui créent un lien direct avec des collectionneurs du monde entier. J'ai été surprise de découvrir que certains collectionneurs possédaient déjà un portefeuille NFT et avaient pris de l'avance sur ma décision de me lancer !

MdF : *Quelle est la vocation de l'association Proche ?*

EG : Association reconnue d'intérêt général, elle regroupe un cercle d'amis et d'amateurs au sens large et propose des actions de mécénat participatif pour soutenir divers projets dans le spectre de la création contemporaine.

MdF : *Pouvez-vous nous dévoiler les contours et partenariats associés des expositions satellites ?*

EG : La première exposition, à quelques pas du Molière, est conçue en partenariat avec le Drawing Hotel, ce qui fait sens dans cette hybridation des mediums. **Juliette Andrea-Élie**, qui explore un univers mêlant photographie, dessin et broderie, tout en questionnant la représentation complexe du paysage à l'ère de l'Anthropocène, est exposée à cette occasion.

La deuxième exposition, initiée avec le Réseau LUX qui regroupe des festivals et foires de photographie, investit un vaste lieu dans une ancienne poste dans le 9^e arrondissement. Le solo show est dédié à **Sylvie Bonnot** (salon a ppr oc he 2021), en collaboration avec le Musée et Château de Tours et le Hangar à Bruxelles.

Entretien réalisé par Marie de la Fresnaye



Susanne Wellm, *A Puddle of Poetry*, 2024, série *Humble Eyes*
© Susanne Wellm / Courtesy Galerie XII



Hiên Hoàng, *Pink pudding or be friendly*, de la série *Asia Bistro Made in Rice*, 2023 © Hiên Hoàng / Courtesy Mucho Mas

a ppr oc he

Du 7 au 10 novembre 2024

Le Molière 40 rue de Richelieu, Paris 1^{er}

a ppr oc he x Drawing Hotel : Juliette Andrea-Elie

Drawing Hotel : 17 rue de Richelieu, Paris 1^{er}

Du 7 novembre 2024 au 5 janvier 2025

a ppr oc he x Réseau Lux : Sylvie Bonnot

30-32 rue Louise-Émilie de la Tour d'Auvergne, Paris 9^e

Du 6 novembre au 8 décembre 2024

3^e ÉDITION DE OFFSCREEN

Avec plus de 5000 visiteurs en 2023, OFFSCREEN a trouvé son audience, et le profil des galeries participantes à cette 3^e édition confirme sa dimension pointue et prospective. L'invitée d'honneur 2024 est Chantal Akerman, conjointement à son exposition au Jeu de Paume. Julien Frydman, fondateur et directeur artistique, revient sur la singularité du concept OFFSCREEN et les nouveautés 2024.



Stijn Cole, vue de l'exposition *Marine*, Genk (BE), 2017, Courtesy de l'artiste et Irène Laub Gallery, photo © Karel Moortgat

Marie de la Fresnaye : Comment définiriez-vous l'ADN d'OFFSCREEN ?

Julien Frydman : OFFSCREEN permet de sortir un moment de ce rapport utilitaire à l'image dans lequel nous sommes noyés en permanence pour redonner la parole aux artistes. Le salon est ce terrain fertile qui n'est pas encore totalement défini, ce qui nous donne l'occasion d'être plus en phase à de nouvelles pistes d'expérimentation. C'est pourquoi nous lançons cette année une bourse de recherche. Dans ces œuvres qui prennent l'image comme point de départ, nous constatons un continuum, une fluidité qu'il convient de rendre perceptible et compréhensible au-delà des catégories. OFFSCREEN est l'occasion de décloisonner dans un rapport global et contemporain à l'image entre la photographie, la performance, l'image en mouvement ou les installations et sculptures. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi de positionner la foire pendant Art Basel Paris car l'on s'adresse à un public qui aime l'art contemporain au sens large. Le concept et la singularité d'OFFSCREEN, tant en termes de supports que de leur mise en espace, permet de créer un dialogue dans le temps autour des avant-gardes historiques et contemporaines.

MdF : Quel est le renouvellement, le profil des galeries ?

JF : Le renouvellement des galeries n'est pas automatique, certaines n'ayant qu'un artiste pouvant correspondre aux critères et thématiques d'OFFSCREEN. Nous restons dans une dimension internationale forte avec une grande diversité de pratiques. Pour les nouvelles galeries, plusieurs ont entendu

parler du concept de façon positive, ce qui nous réjouit.

Nous avons comme invitée d'honneur **Chantal Akerman** qui s'inscrit dans un moment important après la rétrospective de l'été à Bozar Bruxelles et l'exposition au Jeu de Paume cet automne, avec la participation exceptionnelle de la galerie Marian Goodman à cette occasion.

MdF : Qu'est-ce qui se dégage de ce panorama ?

JF : Plusieurs tendances se dégagent des grandes installations. D'une part, des installations sculpturales, comme celle d'**Andrés Denegri** (Galerie Rolf Art), constituée de films et de projections. Citons également l'installation magistrale d'**Alfredo Jaar** (Goodman Gallery et Hubert Winter) *Searching for Africa in LIFE*, à partir des Unes de LIFE Magazine depuis sa création. D'autre part, des installations plus performatives avec **Tarrah Krajnak** (Galerie Thomas Zander) et aussi **Lita Albuquerque**, *The Washington Monument Project : The Red Pyramid*, présentée une première fois à La Patinoire Royale - Galerie Bach à Bruxelles, augmentée d'éléments d'archives. Une dimension immersive se détache également avec la galerie canadienne Eli Kerr et l'artiste **Simon S. Belleau** qui travaille sur les prompts télévisuels et de ce que cela dévoile des coulisses de la narration et du montage. Du côté des enseignes françaises, la galerie Bigaignon revient avec des travaux de **Yannig Hedel** qui tisse un dialogue entre sculpture et photographie plus traditionnelle autour des ombres. Une version inédite de la collaboration entre **Gordon Matta-Clark** et **Dennis Oppenheim** est proposée par la galerie Montrasio Arte. Sans oublier la très belle installation de **T.R Ericsson** (Harlan Levey Projects) d'une dimension onirique,

voire fantomatique, à base de tirages réalisés avec de la nicotine. Enfin l'artiste **Valentin Derom**, lauréat du Prix Dior de la Photographie et des Arts Visuels pour Jeunes Talents 2024, est exposé dans le cadre de notre partenariat avec Christian Dior Parfums.

MdF : Quelles sont les nouveautés cette année ?

JF : Tout d'abord, en ce qui concerne le Grand Garage Haussmann, nous accueillons un espace dédié à Printed Matter, éditeur américain de livres d'artistes qui propose une sélection liée à l'ADN d'OFFSCREEN et aux artistes du salon.

Notre deuxième partenaire important est Artforum qui lance à cette occasion les « Artforum dossiers », avec un pop-up d'archives dédiés aux thématiques d'OFFSCREEN renvoyant à l'histoire des pratiques.

De plus, nous ouvrons un deuxième lieu dans un hôtel particulier proche du Grand Garage Haussmann, la Maison OFFSCREEN, le QG de la foire avec des espaces de convivialité et de restauration. Nous proposons également un programme de résidence de 20 curateurs internationaux. Cette résidence permet de fédérer la communauté OFFSCREEN avec des moments-clés sous forme de sessions de travail lors de petits déjeuners qui seront animés par Tina Rivers Ryan, rédactrice en chef d'Artforum, et Douglas Fogle, curator et écrivain.

Une bourse de recherche sera attribuée à l'un des projets les plus convaincants défendus par les curateurs, que ce soit au sein de leur institution ou en dehors. Pour cette première année, la bourse apporte un soutien de l'ordre de 5000 euros, ce qui permet au projet de franchir une étape.

Parmi les commissaires, nous avons privilégié au sein des institutions

des profils très pointus qui rejoignent les problématiques qui nous animent, tels que Drew Sawyer (Whitney Museum, New York), Clara Kim (MOCA, Los Angeles), Andrea Lissoni (Haus der Kunst, Munich), Chris Bayley (Serpentine Galleries, Londres)...

Autre nouveauté : le Prix Cultish en collaboration avec Cultish, label dédié au dialogue entre art, culture et craft, initié par Publicis Luxe, qui récompense la meilleure présentation du stand et l'audace et la prise de risque que cela représente, selon les curateurs invités.

Propos recueillis par Marie de la Fresnaye



Andrés Denegri, *We were expected series*, 2012 © Courtesy de l'artiste et Rolf Art Gallery

Benjamin Heisenberg, *Twelve Angry Men*, vue de l'installation à Art Berlin 2018, courtesy de l'artiste et Galerie Ebensperger © LP_MG_3265



OFFSCREEN, 3^{ème} édition

Du 16 au 20 octobre 2024
Grand Garage Haussmann
43 rue Laborde, Paris 8^e

Maison OFFSCREEN

Hôtel Eldorado
18 rue des Dames, Paris 17^e

OVNi 2024 - UN LUDIQUÉ ARCHIPEL DE VIDÉOS

10^{ème} édition de cette manifestation imaginée par Odile Redolfi, directrice de l'hôtel WindsoR, animée par sa passion et son engagement d'implanter un festival international d'art vidéo, gratuit, « riche et évolutif » à Nice, alliant d'une façon inédite art contemporain et hôtellerie. Directrice artistique, Nathalie Amae a placé cette édition sous « un titre qui résonne comme *Le Grand Jeu* ».



Hélène Delprat, *Nicole Stéphane, A Displaced Person*, 2024 © Hélène Delprat

« 10^e OVNi montrant notre persévérance et notre ténacité », ajoute Odile Redolfi, « avec cette volonté que 2024 soit une fête, un grand jeu ». *Le Grand jeu* tel un renvoi à *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard* (1897) de Stéphane Mallarmé, le dé représentant l'élément aléatoire et imprévisible de la création, tandis que le hasard représente la possibilité de l'inattendu et de l'inconnu. « Un numéro d'équilibriste qui propose depuis 2015, entre vertiges et maîtrise, une aire de jeux en écrans larges » souligne Nathalie Amae. *Le Grand jeu* tel un renvoi aussi à l'éphémère revue littéraire poétique parue de l'été 1928 à l'automne 1930, en des temps du surréalisme dont 2024 célèbre le centenaire.

Après Laure Adler - OVNi 2023 avec 113 artistes, 143 œuvres et 28 lieux -, Jacques Rougerie, membre de l'Institut, parraine cette édition. Il place sa démarche sur une architecture biomimétique, bio-inspirée, résiliente et durable.

Invitée d'honneur, l'artiste plasticienne **Hélène Delprat**, dans le protéiforme de sa démarche, investit la Villa Ephrussi de Rothschild, appartenant à l'Académie des beaux-arts, à Saint-Jean-Cap-Ferrat. Autour de la projection de sa vidéo *Nicole Stéphane, A Displaced Person*, elle a conçu une installation vidéo en hommage à cette actrice, réalisatrice et productrice d'engagement, née Rothschild.

La caractéristique affirmée de cette manifestation est une volonté d'événements rapprochant art actuel et hôtels niçois dans le *Parcours hôtels* et *Parcours ville(s)* - Nice et département - dans l'alliance de structures publiques et privées. « Dans une totale liberté », précise Odile Redolfi, « nos seules limites étant nos moyens ». D'où la création du Cercle des Amis d'OVNi, à l'initiative de Martine et Thibault de La Châtre, apportant son soutien au *Prix OVNi Sud Émergence* dédié aux artistes de moins de 40 ans vivant en Provence-Alpes-Côte d'Azur, élargi cette année à l'Occitanie et à Monaco. Les dix propositions retenues sont accueillies à l'hôtel Le Grimaldi et le lauréat bénéficie d'une résidence d'un mois à l'hôtel WindsoR.

Seconde récompense, le *Prix Cosmopolis*, pour l'un des projets des 10 artistes, de tous les âges, visibles à l'hôtel West End. Ce prix est doté d'une bourse de création de 5 000 € grâce au mécénat du Centre de Haute Énergie de Nice / innovation contre le cancer (CHE).

« Carte blanche » est laissée à Isabelle de Maison Rouge à l'hôtel NAP et à Pavillon Bosio / École supérieure d'arts plastiques de la ville de Monaco et à l'hôtel Le Deck pour accueillir des vidéastes.

Depuis 1989, vingt-sept artistes ont décoré certaines chambres de l'hôtel WindsoR, de **Joël Ducorroy** à **Claude Viallat** ou **Glen Baxter**, de **Présence Panchounette** à **Jean Le Gac**, de

Felice Varini à **Mathieu Mercier** ou **Cécile Bart**. « Carte blanche » à ceux-ci et découverte in situ d'une vidéo de leur choix.

L'ouverture du Festival au 109 -Pôle des cultures contemporaines marque le *Parcours Ville(s)*, développé dans des lieux patrimoniaux, vierges d'art contemporain. Ancien résident de la Villa Kujoyama à Kyoto, **Pierre Giner** (artiste, scénographe, commissaire) propose un programme de plusieurs centaines de vidéos diffusées d'une façon aléatoire, incluant publicités des années 1930, jeux vidéo et films tournés au Japon. Des carnets de voyages entre imaginaires et réalités sur 1 200 m² avec l'incroyable *Hypermnemosine*.

Au sein du 109, trois espaces coexistent avec Le Hublot pour le Festival Artifice #7 Intelligence exposant **Thomas Garnier**, **David Coignard**, **Stéphane Bissières**, **Felix Luque Sanchez**, **Grégory Chatonsky**, **France Cadet** et **Marc Chevalier**, La Station et Le Forum de l'urbanisme et d'architecture.

Into the blue d'**Emilija Škarnulytė**, dans le cadre de la Saison culturelle de la Lituanie en France 2024, investit La Citadelle de Villefranche-sur-Mer.

Reprenant les codes du jeu vidéo, **Jérémy Griffaud**, insère *The Garden*, installation en projection immersive en version inédite, dans la Grotte du Lazaret. Le musée national Marc Chagall lui offre ses murs pour une intervention picturale en réalité virtuelle.

La performance « music et cinéma live » de **Vincent Epply** a comme cadre le musée de la photographie Charles Nègre, et le solo show vidéo-danse *Métamorphose* d'**Éric Oberdorff** s'implante au musée des Beaux-Arts Jules Chéret.

Au-delà des apparences de l'artiste multimédia afro-étasunien **Bayeté Ross Smith** au Centre de la photographie de Mougins, montre des œuvres interrogeant la représentation et les préjugés que l'on peut avoir de l'autre.

Un voyage à poursuivre avec les galeries Eva Vautier, Espace à Vendre, Lola Gassin et la librairie Vigna. L'espace d'exploration artistique et poétique La Gaya Scienza [*Le Gai Savoir*, dans une référence à Nietzsche qui séjourna à Nice entre 1883 et 1888] propose, juste à côté de l'hôtel WindsoR, une exposition collective en perpétuel renouvellement sur des textes et des images en mouvement.

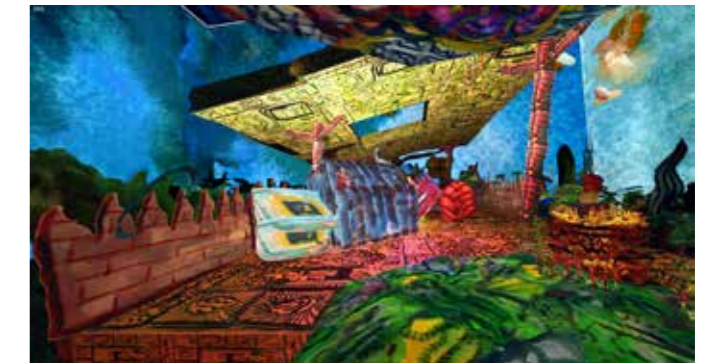


Éric Oberdorff, *Métamorphose*, 2023-2028 © Éric Oberdorff / La Compagnie Humaine

La Fondation Louis Roederer & Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains se sont associés pour créer une Carte Blanche Art & Science, la Fondation soutenant une œuvre audiovisuelle produite cette année dans le cadre du cursus du Fresnoy. L'œuvre primée est présentée à la Fondation Maeght à Saint-Paul-de-Vence.

Place au grand jeu de ces centaines de vidéos pendant deux semaines.

Gilles Kraemer



Jérémy Griffaud, *The Garden*, 2024 © Jérémy Griffaud



Pierre Giner, *Hypermnemosine*, 2024 © Pierre Giner

OVNi. Festival international d'art vidéo - Le Grand Jeu

Du 15 novembre au 1^{er} décembre 2024

Divers lieux à Nice et ses environs

LA VERRIÈRE HERMÈS BRUXELLES

De tous les lieux d'art de Bruxelles, La Verrière est certainement un des plus atypiques : un grand espace d'exposition lumineux niché tout au fond du magasin de la maison de luxe. C'est l'une des quatre adresses de la Fondation d'entreprise Hermès en Europe et en Asie dédiées à l'art contemporain. Elle fêtera ses 25 ans l'année prochaine. Entretien avec son commissaire Joël Riff.



Vue de l'exposition de Marion Verboom *Chrysléphantine*, La Verrière Bruxelles, 2023 © Isabelle Arthuis/Fondation d'entreprise Hermès

Maya Sachweh : Vous avez été nommé en septembre 2022. Quel est votre parcours et quelles sont vos autres activités ?

Joël Riff : Je suis commissaire indépendant missionné par la Fondation d'entreprise Hermès pour assurer la programmation de La Verrière. Je continue mon engagement à Moly-Sabata, la résidence de la Fondation Albert Gleizes située au sud de Lyon, où je travaille depuis dix ans, et qui accueille une trentaine d'artistes par an. Mon implication durable dans un lieu d'hospitalité créé en 1927 a dû jouer un rôle dans mon recrutement à La Verrière, où on mise également sur des collaborations à long terme. Je ne suis que le troisième commissaire depuis les débuts en 2000, après Alice Morgaine et Guillaume Désanges. Lorsque je ne suis pas à Bruxelles, je suis au bord du Rhône ou en voyage pour visiter des expositions, au moins une par jour depuis vingt ans, ce qui nourrit énormément mon expertise. À Paris, après avoir été membre de la commission d'acquisition du Cnap pour les arts décoratifs, design et métiers d'art durant trois ans, j'accompagne en mentorat une promotion de Master à l'École Duperré qui m'a formé.

MS : Comment sont nommés les directeurs artistiques de La Verrière ?

JR : La Fondation d'entreprise Hermès ne procède pas par appel à candidature. Plusieurs personnalités ont été invitées à partager leur vision pour cet endroit. Pendant quelques mois, il y a eu de nombreuses rencontres et conversations qui ont permis de préciser chaque projet.

MS : Qu'est-ce qui vous a motivé à accepter le poste ?

JR : La Fondation d'entreprise Hermès engage des moyens de production importants pour soutenir des artistes à l'étranger dans un superbe lieu de diffusion, dans une capitale. C'est une dynamique parfaitement complémentaire à l'élan d'hospitalité que je développe en pleine campagne. Et je trouve beaucoup de plaisir à travailler avec l'équipe de la Fondation qui me fait entièrement confiance en donnant carte blanche pour mes expositions.

MS : Le lieu est quand-même assez spécial : il faut traverser le magasin Hermès pour accéder à La Verrière, est-ce que c'est un handicap ou un atout ?

JR : C'est un prélude essentiel à cet espace de 250 mètres carrés. La Maison accueille d'abord son public au sein de ce qu'elle fabrique, on connaît bien les valeurs qui la qualifient, la félicité du bon produit façonné par des beaux gestes. Cette traversée est une expérience qui donne le ton à ce qui va suivre. Elle fait partie intégrante du scénario de visite.

MS : Votre prédécesseur Guillaume Désanges, aujourd'hui à la tête du Palais de Tokyo et ancien directeur artistique du Salon de Montrouge, avait construit sa programmation sur des cycles thématiques. Quel est votre axe de programmation depuis deux ans ?

JR : Dès ma première exposition début 2023, je me suis dit qu'il n'y avait pas de raison de choisir entre les différents plaisirs de commissaire. Je sais ce que signifie un premier solo à l'étranger dans la carrière d'un artiste. Je sais aussi les bonheurs

d'associer plusieurs personnalités dans un group show. On allait donc concevoir des expositions personnelles collectives, ce que j'appelle des « solos augmentés ». C'est vraiment multi-dimensionnel, à l'image de la première exposition de et autour de **Marion Verboom**. Mon travail est de donner à voir. Je peux écrire que Richard Deacon était le professeur de **Marion Verboom** et qu'elle regarde beaucoup Henri Laurens, par exemple. Mais autant le montrer et faire confiance au public, ne pas l'accueillir par un texte mais par un accrochage hospitalier qui va lui envoyer tous les signaux pour expérimenter lui-même. Dans ma programmation, je veille également à montrer des artistes belges, comme **Anne Marie Laureys** et **Koenraad Dedobbeleer**, et à ouvrir nos yeux sur des artistes historiques, comme le peintre **Cristof Yvoré**, mort en 2013.

MS : Pour la rentrée d'automne 2024, vous avez invité **Hélène Bertin** que vous connaissez depuis longtemps car elle a été résidente à Moly-Sabata, pour présenter un projet développé à la Villa Médicis ces derniers mois. Qu'est-ce qui se cache derrière le titre « *Esperluette* » ?

JR : **Hélène Bertin** est d'emblée dans une dynamique plurielle. Toute son œuvre ne fait que confirmer et montrer au public combien on ne travaille pas seul et que la rencontre, l'expérience sur le terrain, vont nourrir une œuvre. L'*esperluette*, ce caractère typographique qui associe visuellement deux termes dans un texte, devient la méthode même d'**Hélène Bertin**. L'artiste a développé son projet lors de sa résidence à la Villa Médicis en 2023/24. Elle s'y est particulièrement intéressée à une danse paysanne traditionnelle de cueillette. Il y a des objets, du mouvement, quelque chose d'assez centrifuge qui invite l'audience à tourner sous la verrière. Elle est accompagnée de cinq complices, une charpentière marine, une teinturière végétale, une musicienne, une potière et une cueilleuse de fleurs. Il s'agit de complicités qu'elle développe depuis plusieurs années. C'est son premier solo show à l'étranger, aussi surprenant que cela puisse paraître.

MS : La Verrière va fêter ses 25 ans d'existence en 2025. Quels sont vos prochains projets d'exposition ?

JR : On reste sur trois expositions par an, toujours des solos augmentés. L'année commencera avec la première exposition personnelle en Belgique de **Pélagie Gbaguidi**, basée au sud de Bruxelles. Et suivront deux collaborations inédites, d'abord la nouvelle étape d'une connivence au long cours avec une artiste avec laquelle je travaille depuis plus d'une quinzaine d'années, puis un tout premier projet avec une artiste dont je célèbre la production depuis longtemps. Je suis attaché à la continuité des relations au fil du temps, sachant qu'il faut bien commencer quelque part.

Propos recueillis par Maya Sachweh



Vue de l'exposition de Hélène Bertin *Esperluette*, La Verrière Bruxelles, 2024 © Isabelle Arthuis/Fondation d'entreprise Hermès

Hélène Bertin : Esperluette

Du 13 septembre au 30 novembre 2024

La Verrière Hermès

Boulevard de Waterloo 50, Bruxelles

Vue de l'exposition de Hélène Bertin *Esperluette*, La Verrière Bruxelles, 2024 © Isabelle Arthuis/Fondation d'entreprise Hermès



LE CENTRE D'ART DE LA FERME DU BUISSON

Le centre d'art de la Ferme du Buisson à Noisiel a la particularité d'être inclus dans un établissement public qui permet d'interagir avec d'autres disciplines comme le spectacle vivant et le cinéma. Très impliqué dans une diversité de thématiques parmi lesquelles les revendications minoritaires et féministes, les questions de décolonisation, les identités diasporiques, le directeur du Centre d'art, Thomas Conchou, travaille en lien avec le territoire sans exclure de faire connaître des artistes internationaux.



Le Centre d'Art contemporain de la Ferme du Buisson (la façade) © Aurélien Mole

Françoise Docquier : *Quelle a été votre formation avant votre arrivée à la Ferme ?*

Thomas Conchou : Diplômé d'un master Sciences et Techniques des expositions de l'université Paris 1, j'ai intégré le département des arts visuels de la ville de Paris, ce qui m'a permis de comprendre notamment comment fonctionnent les systèmes de subvention. J'ai ensuite travaillé dans le milieu associatif : à Jeune Création puis à Societies, une structure fondée par Jérôme Poggi en 2004, qui mettait en œuvre l'action Nouveaux commanditaires en Île-de-France. Ensuite, j'ai été lauréat du programme de résidence de la Maison Populaire de Montreuil, le seul programme à ma connaissance en Europe qui donne à de jeunes commissaires les clefs d'un lieu pendant plus d'un an avec une équipe de production, de médiation, de communication et d'administration. Parallèlement, j'ai fondé avec Anna Frera, Victorine Grataloup et Carine Klonowski le collectif curatoriale le Syndicat magnifique dont les projets abordaient la question des formes de l'émergence à travers la création d'expositions et d'événements.

FD : *Quelles sont les particularités de la Ferme du Buisson ?*

TC : La Ferme du Buisson est à l'origine un établissement du patrimoine industriel. Les premiers bâtiments datent du 18^e siècle puis ont fait partie des industries Meunier au 19^e. À la fermeture de l'usine, les lieux sont devenus des friches investies par des artistes, des plasticiens, des comédiens et des circassiens. Le département en devient propriétaire et en 1989 la Ferme

du Buisson ouvre comme une structure transdisciplinaire avec l'idée d'y installer un cinéma, des activités de spectacle vivant et un cabinet d'arts graphiques qui deviendra le centre d'art que je dirige. C'est aujourd'hui un Établissement Public de Coopération Culturelle avec pour financeurs l'état, l'agglomération Paris-Vallée de la Marne, le département et la région au titre notamment des activités du centre d'art. C'est une structure qui a toujours été pensée comme un espace interdisciplinaire, issue de la décentralisation culturelle et avec un important public de proximité.

FD : *Sur quels projets avez-vous été nommé directeur artistique du Centre d'art ?*

TC : Mon projet s'appelait *le Germe*, un clin d'œil au passé agricole du site, avec comme ligne directrice l'accompagnement de la jeune création et mon souci de regarder en permanence les scènes internationales. Je programme également beaucoup de performances qui peuvent être en lien avec les expositions ou non, à la suite de ce qu'avait initié Julie Pellegrin, la précédente directrice. Nous venons de présenter un programme expérimental de performances à la scène, *le Diversorium*, créé à Barcelone par des activistes de la diversité fonctionnelle et la curatrice Veronica Valentini.

Nous avons deux créneaux annuels qui alternent entre expositions collectives et expositions monographiques. Les expositions collectives sont thématiques, comme *Quotidiens Communs* l'année passée, qui s'intéressait aux pratiques

collaboratives et sociales en art. En 2025 nous présenterons *Tactical Specters*, une exposition autour de la figure du spectre qui se demande ce que les morts font faire aux vivants. Lorsque nous sommes en saison monographique, un.e artiste est invité.e à produire une nouvelle exposition au rez-de-chaussée, tandis qu'un second solo est présenté dans la blackbox du Centre d'art, généralement autour de pratiques vidéographiques ou d'installation. Enfin nous réservons une salle pour diffuser, en conversation avec ces deux propositions, des œuvres issues de collections publiques qu'elles soient contemporaines ou patrimoniales.

Tous les deux ans, nous présentons notre programme *Les Sillons* qui réunit une dizaine de jeunes artistes que nous faisons bénéficier d'un accompagnement professionnel, et va bien au-delà de sa forme de monstration. On y présente toutes sortes de pratiques artistiques car pour moi il est important de montrer la grande hétérogénéité de la création contemporaine. Elle se termine par une journée de clôture avec des performances et, chose importante, je continue à suivre les artistes dans leur évolution. Je crois qu'aujourd'hui les centres d'art et les Frac font un travail fondamental auprès des jeunes artistes et qu'il y a eu une évolution du marché qui s'intéresse désormais à l'émergence. Les résidences et les dispositifs de soutien se sont multipliés mais le statut de jeune artiste reste précaire.

Enfin, au cœur du Centre d'art nous avons un espace de pratiques artistiques en autonomie, appelé la *Zone à Partager*, une grande salle d'exposition transformée en espace de pratique et d'accueil du public, animé par un collectif de salariés de l'ensemble de la Ferme du Buisson. Les personnes qui animent la ZAP décident ensemble de sa programmation, disposent d'un budget autonome pour inviter des artistes, imaginer des ateliers, des chantiers collectifs, etc.

FD : *Comment se compose l'équipe ?*

TC : Je suis directeur artistique, mon service au sein de la Ferme du Buisson se compose d'une coordinatrice de production et d'administration et d'une chargée de l'accueil et des publics, avec des renforts ponctuels sous forme de stages. Mais le Centre d'art bénéficie des services transversaux de la Ferme du Buisson : technique, production, communication, administration, publics, etc.

FD : *Quelle sera la prochaine exposition ?*

C'est une coproduction avec Triangle-Astérides, le Centre d'art contemporain de Marseille dirigé par Victorine Grataloup. Nous présentons la première exposition monographique d'**Aline Bouvy**, une artiste luxembourgeoise résidant en France. Pour cette exposition, elle s'est intéressée à l'histoire des parcs d'attractions et des parcs à thèmes. *Le Prix du ticket* invite le public à expérimenter plusieurs attractions en déambulant dans un environnement complètement blanc, habité par des costumes et une bande-son.

Entretien réalisé par Françoise Docquier

Aline Bouvy : Le prix du ticket

Du 6 octobre 2024 au 26 janvier 2025

La Ferme du Buisson

Allée de La Ferme, Noisiel

Vue de l'exposition *Le prix du ticket*, Aline Bouvy, Centre d'art contemporain de Triangle-Astérides, Marseille, 2024 © Aurélien Mole





13.04 ————— 15.12

Entrée libre

————— Espace Monte-Cristo —————

LES MONDES IMAGINAIRES

————— 9, rue Monte-Cristo —————
75020 Paris


FONDATION VILLA DATRIS
SCULPTURE CONTEMPORAINE
ESPACE MONTE-CRISTO, PARIS